

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 35 (1897)
Heft: 19

Artikel: Lè Turcs dâo Canton dè Vaud
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196244>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ayant reçu une excellente instruction, passait son école militaire à Lausanne. En allant à Beaulieu, il avait remarqué plusieurs fois, vers la fontaine de St-Laurent, une cuisinière aux cheveux bruns, aux yeux à la fois vifs et doux, qui lavait ses légumes en laissant voir jusqu'au coude des bras potelés comme ceux d'un enfant. C'était une de ces rayonnantes filles de la campagne, dont le teint frais, les traits agréables et la taille élancée gagnent cent pour cent après un séjour à la ville, aidés d'une toilette plus soignée et plus coquette.

Dans les courts loisirs que lui laissait son service militaire, Alfred de B*** ne manquait jamais de faire une promenade en St-Laurent et d'aller boire à la fontaine avec son petit verre de cuir verni.

Il faisait du reste si chaud et l'eau de St-Laurent est toujours si claire et si bonne à boire !

— Bonjour, mademoiselle ; ah ! qu'il fait bon se rafraîchir !

— Vous trouvez ?...

— Si vous saviez quelle chaleur il fait en Beaulieu !

— Oh ! ce doit être affreux ; je vous plains réellement.

— Vous êtes bien aimable, bien bonne, mademoiselle.

— Vous trouvez ?...

Et tati, tata, la petite conversation fit son chemin, les caillades et l'amour aussi.

Mais c'était bien naturel, il faisait si chaud et l'eau de St-Laurent est si salutaire.

Huit jours après, Marie appela Alfred de B*** son cousin ; et grâce à ce titre amical, celui-ci lui faisait de fréquentes visites. Il allait s'asseoir modestement sur un petit tabouret placé dans un coin de la cuisine et se levait respectueusement à l'arrivée de Madame.

— Eh bien, lui demanda-t-elle un jour, vous plaisez-vous à Lausanne ?... La vie militaire vous va-t-elle ?...

— Oh ! voilà, on se fait un peu à tout, madame.

— Vous devez cependant bien souffrir de la chaleur pendant vos exercices ?

— Oh ! voilà, on y va le matin, à la fraîcheur.

— Marie, faites donc attention, votre rôti se brûle.

Notre chasseur de gauche jouait admirablement son rôle. Il était impossible de ne pas le croire le plus naïf des Vaudois, tant il en imitait bien l'accent et les manières.

Un jour, la demoiselle de la maison jouait au piano. La porte du salon était ouverte et le militaire pouvait l'apercevoir de la cuisine. Et comme s'il n'avait jamais entendu de piano, il s'approcha d'un air niaiseusement curieux, marquant par des mouvements de tête la cadence de la musique.

— Que c'est pourtant joli ! s'écria-t-il à la fin du morceau.

— Approchez-vous seulement, si cela vous fait plaisir, lui dit mademoiselle Clémence D.

Le militaire s'approcha et ne put cacher son émotion à la vue de la figure ravissante de la jeune fille. Mais elle se montra si affable qu'il se remit bientôt et accepta le siège qu'elle lui offrit près du piano.

Dès que mademoiselle D. fut arrivée au bas de la page, le chasseur de gauche tourna délicatement le feuillet.

La jeune fille s'arrêta stupéfaite. Puis, dissimulant sa surprise, elle recommença. Cependant, vivement préoccupée de cet incident, elle se disait en secret : « Mais, connaît-il la musique ? »

Un léger sourire plissa les lèvres de son auditeur.

Enfin, après quelques minutes et au moment voulu, l'homme de la caserne tourna encore plus délicatement le feuillet.

Un gracieux mouvement de tête, accompa-

gné d'un sourire, qui laissa entrevoir des dents superbes, remercia le soldat.

— Oh revers ! ô leçon ! ô malheureux piano !... la cuisinière était oubliée !

Six mois plus tard, le mariage du chasseur de gauche avec mademoiselle Clémence D. se célébrait dans la petite église d'Ouchy.

L. M.

Le souverain au théâtre.

M. le président Félix Faure est en train de recueillir des ovations. M. Félix Faure sort beaucoup. Ce n'est pas lui qu'on accusera, comme Jules Grévy, de garder le coin du feu. Quand il ne court pas les départements, il va au théâtre. Et les théâtres parisiens se le disputent. Un impresario est toujours flatté de posséder dans son immeuble le chef de l'Etat. Cependant, avouons-le, M. Félix Faure n'a pas, sur les recettes, l'influence qu'avaient autrefois les vrais monarques.

Jadis, en effet, c'était une réclame excellente que la visite d'un souverain à une salle de spectacle.

Le public se disait que puisque le roi honorait de sa présence la représentation de telle ou telle pièce, c'est que cette pièce valait quelque chose, — ce qui n'était pas toujours une raison.

Sous le second Empire, quand l'empereur daignait aller voir une comédie quelconque, les recettes remontaient le lendemain dans des proportions sérieuses.

Aussi les directeurs aspiraient-ils à l'honneur de cette visite avec une ardeur qui s'explique.

Ernest Blum a connu un malheureux impresario du boulevard du Temple dont les affaires tournaient mal et qui, après avoir vainement sollicité la visite impériale, eut l'idée de faire croire que cette visite avait enfin lieu !

Il possédait un ami, marchand de billets de son état et de vocation, qui avait la barbiche, les moustaches de l'empereur et un peu sa taille. En ce temps-là, nombre de gens poussaient la bizarre coquetterie jusqu'à essayer de ressembler le plus possible au souverain régnant.

L'impresario fit part de son plan à son camarade, lequel ne crut pas devoir refuser son concours à un ami dans l'embarras.

Un soir, le directeur fit sabler le devant de son théâtre, allumer la lampe de gaz, dresser, sous la marquise, une tente ornée de plantes ; il endossa lui-même un habit noir et se munit d'un candélabre à trois branches.

Naturellement le public se groupa devant la porte, devinant ce que tout ce luxe déployé voulait dire. Il fallut même que la police établît un service d'ordre.

La foule attira la foule... Au bout d'une heure, il ne fut plus possible de passer sur le boulevard :

— C'est l'empereur qui doit venir !

— L'empereur au théâtre de *** !

— Oui, parfaitement !

Et la foule allait grossissant, attendant avec la patience qu'elle a d'ailleurs encore aujourd'hui et qu'elle aura probablement toujours.

Enfin, vers neuf heures, un fiacre, un modeste fiacre, s'arrêta devant le théâtre, ayant, par permission spéciale, traversé le trottoir ; le directeur, orné de son candélabre à trois branches, se précipita, les gardes municipaux présentèrent les armes, la portière de la voiture s'ouvrit et l'ami en descendit tranquillement, une casquette sur la tête et un parapluie sous le bras !

Ce fut un éclat de rire dans la foule. Le directeur, furieux, éteignit son candélabre et voulut étrangler son ami, lequel, pour son excuse, répondit qu'il n'avait pas de chapeau haut de forme et que, comme le temps mena-

çait, il avait pris un parapluie, dé pour d'abimer son pardessus neuf !

Et bien ! le public est si bon garçon, que le lendemain le bruit se répandit tout de même que l'empereur était allé, mais incognito, au théâtre de *** , et les recettes montèrent !

Le directeur ne fit failite que six semaines après : il aurait peut-être été sauvé tout à fait s'il avait pensé à acheter un chapeau de soie à son camarade le marchand de billets.

Le Turc dão Canton de Vaud.

Quand l'est qu'on va à l'écoula et qu'on recordè la jografie dein lo lâivro à Ulysse Guinand, aobin su la carta, lo régent vo montré bin io l'est la Turquie d'Urope et la Turquie d'Asie, que mé rappalo adè qu'on desai ein montreint avoué la badietta :

« Elle est entourée de trois côtés par la mer Noire, la mer de Marmara, l'Archipel, la mer Ionienne, l'Adriatique, avec les détroits de Lépante et des Dardanelles ou Bosphore. »

Y'ein a bin que récitatavont cein à la couaïte et que desiont : « le détroit de Phosphore ou des Carmelées » ; mà cein allâvè tot parâi, kâ on savâi prâo io cein sé trovâe.

Mâ, cein que vo ne sédés petêtr pas et que vo n'apreindrài jamé, mimameint dein lè z'Académi, c'est que lâi a assebin la Turquie dão canton dè Vaud. Oi ma fâi !

Cllia Turquie est portant bin su la carta se vo voliâi ; mà cein vo sarâi molézi dè la trovâ, po cein que clliao qu'ont fabreqâ la jografi et qu'ont levâ la carta sè sont trompâ ; ein faseint lo cadastre, n'ont-te pas fê la fouteise dè mettre cllia Turquie ào chapitre de n'a cououna dâo grand distrit et on iadz le plâians recognus pè lo Conset d'Etat, adieu Dian ! pas mèche dè cein tsandzi.

M'ein vè don vo derè io l'est cllia Turquie : Quand l'est qu'on va du Velanâova su lo Valâ, po vâirè la procéchon à la Feta-Dieu, pè Vouvry et qu'on a passâ Nâovela, lâi a, à man gautse, onna galéza cououna qu'on lâi dit Tsessé et qu'a son territoire quasu eincliou eintre lo Rhoûne dè la part dâo Valâ et on gros terreau, que lâi diont lo Canal, dè noutron côté et que va sè voudhi dein lo lè. Cllia cououna resseimblâi don prâo à la Turquie ào surtan, et l'est por cein que lâi diont assebin la Turquie et que l'ont batsi lo syndico, lo surtan et le bordzâi, lè Turques.

Ora, que vo sédés io l'est la Turquie dão canton dè Vaud, vâtsé quoquie bâmbioulès su le bordzâi dè cllia cououna :

Quand n'étais dezo la patta dè l'or, Tsessé étaï n'a métralie et y'avâi on métrau, qu'étaï tot couomeint lo syndico d'ora, mà l'étaï assebin dzudzô dè la cououna et dèvessâi reindre sè compo ào bailli d'Aglio.

Lo bailli avâi nommâ ào iadzo po métrau ! on gaillâ qu'étaï crouti qu'on dianstro ; faillâ lâi trérè son tsapé quand passâvè et clliao que renasquâvont, hardi ào clliou ! enfin, menâvè lè dzeins couomeint dâi tsins, assebin nion ne povâlo vâirè, ni lo cheintri.

On iadzo que stu méttrau étai zu à Berna io l'avâi à férè dèvant lo Conset dâi Dou-Ceints, sè promenâvè dèvant la villhe tor dè Goliath, io y'avâi dein cè temps n'estatua dè cé qu'a été escoffiyi pè lo râi David.

— Salut Goliath ! se fâ lo méttrau, ein vouâtieint l'estatue.

De bio savâi què Goliath ne répondai rein.

— Salut Goliath ! que criè onco l'autro.

Adè min dè repensa ; assebin quand vè cein, noutron méttrau fâ lo pœing à Goliath ein lâi

• L'office de la méttralie, dans les communautés et les villes, consistait primitivement à régler les différentes mesures, à les inspecter chez les marchands et sur les marchés. Les méttraux relevant des princes laïques ou des évêques avaient des attributions plus étendues.

deseint : « Tsancro dè maulonhêto ! appreinds pi crapaud que té, que s'u lo méttrau dè Tsessé et que te mè dài lo respect !

Cosse sè passâvè y'a dza grantein. Lo Rhôno n'étai pas onco diguà comeint ora et quand pliowessâi on part dè senannès, goniâvè destra et quand l'étai raze, débordâvè et s'epantsivè pertoit ein inondeint lè tsamps, lè prâ, lè courtis et nettéyivè tot.

On iadzo que l'avâi débordâ, l'édhie étai eintrâie tantquie dein lè z'étrablio et clliâo pourrè dzeins de Tsessé s'en sont vu dâi grisès. L'aviont dû remouâ lâo bitès on pou pertoit, io l'aviont pu.

Lo villho Gabriet Vernier, que tegnâi duès tschivrè, avâi fô montâ sè bétietts ào lénau¹, que s'trovâvè drâi dessu la tsambra io cutisivè et l'étai d'obedzi dè montâ lè amont po lè z'aria et lè sottâidrè². Quand lo Rhoûno est reintrâ dein son lhi, l'on remet lè duès cabrè à l'étrablio.

Onna nè que lo villho Gabriet étai cutsi, ye dese à sa fenna :

— Tot parâi, m'einnouyo dè ne pas mé oûrè clliâo pourrè bedietts drâi dessus no !

— Et porqu' ? se l'ai fâ s'amont,

— Oi, on étai ben'èze dè lè z'avâi lè amont, kâ on savâi ào mein adè quin'hâore l'étai !

— Et coumeint cein ? fâ la Fâchette.

— Et bin, quand l'égranâvont lè corau et que cein fasai : ta... ta... ta... taratata... ta... ta, su lo pliafond, n'étai-te pas on bon relodzo cein ?

— Caise-tè, villho fou !...

L'autro-dzo, on part dè dzeins dévezâvont devant la fordze à Velanâova, quand vouâiquie on paisan de Tsessé que vint à passa avouè on tserret.

— Dis-vâi, Etsenâ ? se l'ai fâ on villho municipau, lè papâi diont stâo dzo que l'ai a la dierra pè la Turquie et que mettont tot à fu et à sang. Est-te veré ? on n'ouït portant rein borâden vôtûrè canons !

— N'en pas zu fulta dè lè sailli, fâ l'autro qu'étai on rubriqueu, quand lè Grèques sont arrêvâ à Velanâova et que l'ont vu lè renailles³ l'ont zu poâire dè clliâo bitès et l'ont fottu lo camp.

C. T.

Le maréchal Castellane, gouverneur de Lyon dont l'originalité était bien connue, avait un jour, à dîner, un de ses collègues.

Avant qu'on serve le potage, l'hôte du maréchal, d'un mouvement familier aux habitués des restaurants de garnisons, essuie son assiette avec sa serviette.

Voyant la chose, le maréchal appelle son valet de chambre : « Joseph, donne une autre assiette à monsieur. »

Le valet s'exécute.

Distract par la conversation, le convive passe de nouveau sa serviette sur son assiette.

« Joseph, reprend le maréchal, change donc encore l'assiette de monsieur. »

Troisième assiette, troisième coup de serviette.

Castellane s'aperçoit alors de la distraction de son collègue et veut s'en amuser ; il fait un signe à son valet, qui apporte une quatrième assiette.

Mais la mèche était éventée. L'hôte de Castellane, revenant tout à coup de sa distraction, regarde fixement ce dernier, puis, moitié figue, moitié raisin :

« Ah ça, maréchal, m'avez-vous invité pour récuer votre vaisselle ! »

Un autre jour, le maréchal passant une re-

¹ Lenau, le galetas.

² Sottâidrè, litière, faire la litière du bétail.

³ Renailles ou renaillo, soubriquet donné autrefois aux gens de Villeneuve.

vue, aperçoit sur la poitrine d'un soldat, une décoration qu'il ne connaissait pas.

Il fait venir cet homme auprès de lui.

« Mes félicitations, soldat, où as-tu décroché cette médaille ? »

— Mon maréchal, c'est mon père qui l'a obtenu au concours régional.

— La chambre syndicale des ouvriers tapisiers organise une tombola, dont le produit est destiné à la création d'une caisse de secours en cas de maladie ou de chômage. Le tirage en est fixé au 6 juin ; les lots sont exposés au magasin, rue Madeleine, 2, jusqu'au 15 mai. Billets en vente chez tous les tapissiers du canton.

L'Exposition avicole, qui s'est ouverte hier Derrière-Bourg, offre un attrait particulièrement agréable et original. Dès l'entrée, le babil incessant de volatiles de toute espèce éveille la curiosité du visiteur, qui est d'abord accueilli par les cuin-cuin de nombreux et superbes canards aux couleurs variées. De là il passe dans de longues allées de cages superposées sur deux ou trois rangs de hauteur, et animées par les oies, les dindes, les dindons, les poules et les pigeons, offrant tous de belles et gracieuses variétés. Le coup d'œil en est vraiment ravissant.

Et à côté de ces collections, celle des oiseaux chanteurs, dont le joyeux concert égale ce charmant ensemble.

Les amateurs de lapins y admireront, en outre, de curieux et superbes types de ces animaux paisibles qui, les yeux mi-clos, regardent philosophiquement passer le visiteur.

Nous ne saurions donc trop recommander cette exposition si intéressante et si bien organisée par la Société vaudoise d'aviculture.

La mode pratique

La mode est une capriceuse, chacun sait ça. Mais en ce moment, son humeur est plus variable que jamais, car elle emprunte un peu à tous les styles, et crée des nouveautés composées de beaucoup de vieilleries. N'importe, ajouterai-je, puisque ce qu'elle lance est joli. — C'est ainsi que les petits volants, très en faveur au commencement du second empire, sont de nouveau les favoris des élégantes.

On les pose en tablier ou en redingote ; en bordure ou sur toute la hauteur des jupes ; on en compose des quilles et des ornements de tous genres ; et il n'est pas jusqu'aux corsages qui n'en soient ornés. En tous les cas, pour adopter cette fantaisie, il faut être mince. Une femme un peu forte, couverte de petits volants, aurait l'air d'une mère gigogne prête à s'envoler. A ce propos, je répète ce que j'ai si souvent écrit ; il faut suivre la mode, mais ne prendre d'elle que ce qui sied. Elle n'est intéressante qu'à ce titre-là.

Beaucoup de succès ce printemps aussi pour les bouillonnés et les coulissés, ravissants surtout en tulle ou en gaze légère.

En dehors de l'Ecossais qui fait décidément fureur, en laine comme en soie, on portera énormément de nuances claires pour la belle saison. Le blanc même annonce devoir jouer d'une certaine voûte, bien méritée du reste.

Pour les chapeaux, les pailles de couleur et de teintes grenadiers sont fort prisées. On fait des pâles de fantaisies très légères, très mousseuses, dont on compose non seulement des chapeaux entiers, mais de ravissantes garnitures.

Les fleurs sont de plus en plus à la mode. Mais on les pose en tas pressés, et non pas du tout en hauteur. Ceci a peut-être l'inconvénient d'allourdir un peu la coiffure ; mais cela a, d'autre part, l'avantage d'éviter à la femme l'apparence de porter la tour Eiffel sur sa tête.

A toute chose, dans la vie, il y a un bon et un mauvais côté. Il faut, même dans la mode, savoir être philosophe.

(XIX^e Siècle.)

ZERLINE.

Pour garder les fleurs fraîches. — Asperger d'abord légèrement le bouquet avec de l'eau fraîche, puis le mettre dans un vase contenant de l'eau de savon. On retire chaque matin le bouquet de cette eau et l'on le met en biais, la tige entrant d'abord dans l'eau pure ; on l'y tient pendant deux minutes, on l'en retire ensuite et on asperge légèrement de nouveau les fleurs avec de l'eau fraîche. On replace le bouquet dans l'eau de savon, et il paraîtra aussi frais que s'il venait d'être cueilli. L'eau de savon sera changée tous les trois jours. Soignés ainsi les bouquets restent frais pendant un mois au moins.

Remède simple pour les maux de tête. — Versez une goutte ou deux d'alcool camphré dans un demi-verre d'eau froide et buvez ce mélange ; souvent cela suffit pour chasser un mal de tête qui provient d'un dérangement d'estomac. — Quelques gouttes d'alcool camphré versées sur un mouchoir et placées sous le nez, dissipent souvent un mal de tête avec plus d'efficacité que les remèdes qu'on avale, à moins qu'ils ne soient ordonnés par un médecin. (Science pratique.)

OPÉRA. — Dimanche et mardi derniers, les deuxièmes représentations de *La Fille de Mme Angot* et de *Mam'zelle Nitouche* ont eu le succès des premières.

Hier, c'était *Manon*, de Massenet, que nos artistes ont interprété d'une façon remarquable.

Aujourd'hui, en matinée, *Mignon* fera une salle comble. C'est la tradition.

Enfin, demain soir, dimanche, *La Mascotte*, l'amusant opéra-comique d'Audran. Il vaudrait la peine d'aller, seulement pour entendre le ravissant duo où Pippo et Bettina, se rappelant le passé, s'amusent à imiter l'un ses moutons, l'autre ses dindons. Signalons encore l'air de valse, devenu si populaire : *C'est une mascotte, ah mes amis*, etc. Tout est gai, entraînant, dans cette opérette, qui eut, partout, un très grand succès.

Boutades.

Un joli mot de prêtre :

— Quand je regarde l'auditoire, disait en souriant un vénérable curé, je me demande où sont les pauvres. Mais quand je compte les offrandes, je me demande où sont les riches.

— Je viens pour mes étrennes.

— A quel titre ?

— Vous savez bien, c'est moi qui vous emprunte toutes les semaines votre petit char.

Un journal anglais contient l'annonce suivante :

« A vendre un singe, un chat et un perroquet. S'adresser à M. Bronson David, qui, venant de se marier, n'a plus besoin de ces animaux. »

EN SOUSCRIPTION

pour paraître prochainement, en brochure, si le nombre des souscripteurs est suffisant :

AU BON VIEUX TEMPS DES DILIGENCES

Deux conférences données à Lausanne

par L. MONNET.

PRIX : 1 FR. 25.

On peut souscrire, dès aujourd'hui, au Bureau du CONTEUR VAUDOIS, à Lausanne, ou par carte correspondance.

Le sujet traité dans ces conférences n'intéresse pas seulement Lausanne, comme on a pu le croire, mais notre canton en général.

« Quiconque ne peut supporter la sonnerie brûlante du réveil ordinaire, achètera le gracieux et élégant réveil suisse, qui réveille les dormeurs les plus endurcis au son de la mélodie du *Ranz-des-Vaches*. Marche assurée. Fonctionnement excellent. — Prix : fr. 13. — S'adresser à Apothéloz, place Pépinet, 4, Lausanne.

L. MONNET

Lausanne — Imprimerie Guilloud-Howard.